

MUSICIENS CANEROS



INTERVOUÏE DE JUAN GUZMÁN

À la suite de la sortie du livre-DVD *Du braquage au violon*, l'auteur et co-réalisateur Juan Guzmán nous explique comment les prisonniers qu'il a suivis dans les prisons de Mexico s'engagent dans la musique.

Du braquage au violon est un livre-DVD édité par les éditions CMDE. Sorti en février 2014, il est constitué du documentaire *Música para después de un Asalto* réalisé par Juan et Samuel Guzmán et de textes écrits par Juan Guzmán, certains publiés dans son blog mpd1a.blogspot.com, d'autres inédits. Il est également agrémenté de photographies prises par l'auteur. Le livre-DVD traite de la question carcérale et plus particulièrement de la place qu'occupe la pratique de la musique dans le quotidien des détenus.

L'entretien a été mené par Célio Paillard, les textes ont été traduits et corrigés par Anna Touati (tous deux font partie du CMDE).

Peut-on dire que les prisonniers « s'engagent » dans la musique ?

Oui. Il existe trois niveaux d'engagement. Le premier a un sens très pragmatique. Le deuxième, un sens plus subjectif et artistique, qui concerne la création musicale à partir de l'argot carcéral ou du langage *canero*. La troisième forme d'engagement concerne le plaisir, « l'éclate » (*la gozadera*), le plaisir de faire de la musique et de chanter dans un environnement qui n'est pas fait pour ça à la base, mais tout l'inverse.

L'engagement « pragmatique » consiste en trois aspects. Le côté institutionnel, d'abord. Les détenus, si jamais ils étaient musiciens auparavant, doivent s'engager auprès des autorités culturelles de chaque prison à donner des cours. Ils choisissent ce qu'ils vont enseigner : le solfège, la théorie de la musique, la pratique d'un instrument. Les cours de guitare sont les plus fréquents mais nous avons aussi connu des musiciens qui jouaient du violon, du piano et de la trompette.

Ensuite, il y a l'engagement que les prisonniers assument vis-à-vis de leurs élèves, et qui dépasse par plusieurs aspects la relation institution – professeur – élève. Ce qui influe beaucoup, c'est que les détenus, en exerçant des activités à caractère éducatif-musical, ont comme principal objectif l'obtention de « bénéfices » (*beneficios*) leur permettant une réduction de peine s'ils sont primo-délinquants. Ils peuvent ainsi, à la moitié de leur peine, demander une audience et mettre en avant le fait qu'ils ont donné des cours à d'autres détenus. Ceci peut les conduire à une libération anticipée.

Le troisième aspect concerne directement la « qualité de vie » recherchée en prison. La musique leur assure une source de revenu à l'intérieur-même de la prison. En effet, en prison, tout se monnaie, il faut payer pour tout : pour dormir, pour manger, pour obtenir de l'eau dans la cellule, pour sa toilette. La corruption étant souvent de mise, les détenus doivent aussi payer les gardiens pour avoir le droit de garder leur instrument dans leur cellule, ce qui est interdit dans le règlement. Ils en font d'abord la demande dans un rapport qu'ils envoient au Département de la culture de la prison, puis ils doivent payer aux gardiens une certaine somme pour conserver ce bénéfice. En effet, si le groupe d'élite appelé *tiburones* (les requins) procède à une intervention dans les cellules, ils peuvent retirer aux prisonniers leur instrument s'ils n'ont pas la preuve qu'ils ont payé pour l'avoir.



Ces trois aspects, disons superficiels, permettent aux détenus d'atteindre une meilleure qualité de vie à l'intérieur, mais leur conception de l'engagement va bien au-delà.

Ceci est mis en évidence grâce à l'écriture de paroles et à la composition d'une musique qui ont une charge symbolique forte, décrivant comme dans nul autre cadre, et avec précision, ce que cela signifie que d'être en réclusion.

Ces paroles dénoncent les conditions carcérales, la corruption dévastatrice et répandue dont sont victimes les détenus à toutes les étapes de leur processus pénal. Elles sont aussi la narration de leur quotidien au moyen du langage *canero*, cet argot carcéral qui renferme une charge émotionnelle capable de nous introduire dans un univers de réclusion où le plus fort est aussi le plus respecté.

L'engagement, c'est enfin l'écriture de paroles issues du langage *canero* associée au plaisir de créer. La pratique de l'auto-dérision chez les musiciens détenus, le décalage entre le cadre carcéral et la création, le pouvoir de ridiculiser de l'institution au sein de ses propres murs, la possibilité de transmettre l'état d'esprit créé par l'enfermement, tout cela ressort, par exemple, dans la chanson « *Todo es playa* » du groupe Segregados où prévaut l'ironie, soutenue par le rythme déjanté de ska et de surf music, elle permet de se moquer de soi-même et de l'institution carcérale.

Pouvez-vous parler de ce que produit cet « engagement » ?

Les détenus font une catégorisation des espaces carcéraux, qu'ils distinguent comme des « dedans » et des « dehors », et qui est peut-être davantage visible durant les jours de visite où se manifeste une plus grande liberté de mouvement. Mais ils opèrent cette distinction en permanence, même en dehors des jours de visite. Il y a trois jours de visite par semaine, pendant lesquels les détenus peuvent se déplacer en dehors de leur cellule (qui constitue « le dedans », ou la « vraie prison ») et accéder aux espaces communs (« le dehors », ce qui se rapproche le plus de la rue, de la liberté). Pendant les jours de visite, ils peuvent répéter avec les membres de leur groupe qui sont dans d'autres dortoirs, se réunir et planifier leur répertoire. Ces déplacements, ces va-et-viens à l'intérieur de cet « en-dehors » influent sur leurs compositions et sur leur engagement musical. Jouer pour les visiteurs leur permet de gagner un peu d'argent. Exceptionnellement, comme ça a été le cas pour les Segregados dont les chansons mélangent tous les styles - rap, ska, surf, mariachi, banda -, ou pour Tonz, le rappeur, ces jours de visite sont l'occasion de répéter et d'enregistrer collectivement des chansons. Par ce biais, les Segregados ont déjà sorti un disque de 10 chansons, et Tonz a impulsé des collaborations entre des rappeurs et des MC's de la prison.

En quoi la pratique de la musique influe-t-elle sur leur vie ?

La musique influe complètement sur tous les domaines dont j'ai déjà parlé. Sans aucun doute, le fait qu'ils soient musiciens a aussi des conséquences sur la vie de leur famille, amis, compagne/compagnon. Si la pratique de la musique sert aux détenus d'échappatoire symbolique à l'enfermement, elle s'avère aussi bénéfique, sur le plan économique, pour les proches car elle leur permet de ne pas prendre seuls en charge les frais liés à la vie en prison. Ces frais sont importants, en prenant seulement la nourriture et l'argent dépensé à l'appel, on en est à 40 pesos par jour soit 1200 par mois¹, sans compter les milliers de pesos pour le processus pénal. Même si c'est marginal, il arrive que la musique paie plus à l'intérieur qu'à l'extérieur et qu'un musicien gagne assez d'argent pour en envoyer à sa famille.



1 Un peu plus de 60 euros par mois.

Tonz est l'exemple de quelqu'un qui a pu développer une activité artistique grâce à sa famille, qui lui apporte un soutien inconditionnel. Je m'explique. Après sa collaboration à l'album « Todo es playa » des Segregados, Tonz a été transféré au CERESOVA (centre de réadaptation sociale pour hommes), une prison pour hommes qui compte seulement des primo-délinquants. Tonz est très charismatique et travailleur, il a obtenu qu'on lui laisse un espace où il peut mettre son ordinateur, des micros, des baffles, et du matériel d'enregistrement de base, et cela sous les gradins du terrain de basket de la prison. On lui a aussi permis d'avoir des bombes de peintures pour fabriquer et vendre des tee-shirts personnalisés à des détenus, sur commande (il le faisait déjà à la prison Oriente, où nous l'avons connu). Bien entendu, il a dû payer les gardiens pour y être autorisé. Lors des jours de visite, il sort les baffles et incite les gens à mettre de la musique, et parfois, il rappe ou fait un petit concert avec des prisonniers et encourage les autres à faire de même. Le père de Tonz a réussi à graver ses disques – ceux enregistrés sous les gradins du terrain. Il les met en libre accès sur le Facebook de son fils, il gère la diffusion de ses chansons, de ses compositions, et les vend sur les marchés pour lui transmettre de l'argent.

Quel est leur engagement artistique actuel ?

L'engagement artistique dépend du temps qu'ils ont déjà passé en prison, de combien il leur reste, de la durée de leur peine. Ça dépend aussi de comment se déroule leur activité de musicien, de l'argent qu'ils en tirent ou non, de s'ils jouent juste pour obtenir des bénéfices ou pour pouvoir se déplacer plus librement à l'intérieur.

Nous en avons plusieurs exemples, car nous conservons des liens d'amitié avec des musiciens que nous avons connus au cours de ces presque trois ans de travail en prison, principalement à la prison Oriente.

Parmi les membres des Segregados, plusieurs ont été libérés : Jonathan, guitariste et chanteur ; Tony, seconde voix ; Tlapala, trompettiste et violoniste ; Paquito, à la percussion ; Huicho, second guitariste. Ces derniers sont en liberté et continuent de jouer ensemble les chansons des Segregados. Tlapala a un mariachi, on peut l'écouter à Garibaldi.

D'autres, comme Miguel Ángel, trompettiste, et El Gonzo, contrebassiste, étaient à la prison Nord et sont également sortis. Le premier a formé le second et à leur sortie, ils ont travaillé ensemble à Garibaldi dans des orchestres de salsa. Miguel Ángel a même été le chef de la chorale indigène de l'État du Guerrero, au sud de Mexico.

À l'inverse, Ethel, qui à l'intérieur jouait avec les femmes de la rondalla, a complètement arrêté la musique à sa sortie. Elle vend maintenant des films pirates à la sortie des supermarchés, dans le quartier Del Valle à Mexico.

Faire de la musique canero, est-ce s'engager ?

Nous pensons que oui, c'est s'engager, car le langage *canero* implique en premier lieu d'assumer une réalité, celle d'être prisonnier, et cela leur est difficile – pour qui ça ne le serait pas ?

Cette réalité les frappe de plein fouet quand ils reçoivent leur peine définitive, et qu'ils n'ont plus de recours légaux pour faire appel.

Ils savent alors combien de temps ils seront là et, suite au choc émotionnel que ça représente en général, soit ils assument une posture, soit ils s'écroulent. Soit ils entrent en crise, tombent en dépression, et entrent dans la spirale infernale de la consommation de drogue de mauvaise qualité,



qu'ils se procurent sur place ; soit ils assument une identité : celle d'être prisonnier et d'aspirer à des conditions de vie un tant soit peu dignes pour ne pas « se laisser bouffer » par la prison. De là, il nous semble qu'une manière de s'engager est d'apprendre le langage *canero* puis de composer à l'aide de ce langage, de le rendre esthétique. De cette manière, les détenus se montrent à eux-mêmes et aux autres, qu'assumer le fait d'être enfermé peut générer un processus créatif dans lequel ils s'identifient à la fois comme individu et comme prisonnier. En même temps, ce langage leur sert à se moquer des autorités, à ironiser, à rire d'eux-mêmes, tout en trouvant une manière artistique pour le faire, à savoir la musique.

